

DROIT DE REGARD

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE POUR LES DROITS DE L'HOMME

Une fin en ordre dispersé

La "sortie du communisme" des pays de l'Europe de l'Est s'est étalée tout au long de 1989. L'Union Soviétique implose fin 1991. A son tour la R.F.S. Yougoslave se démantèle en Républiques indépendantes déchirées par des guerres fratricides. Ces événements historiques sont survenus sans que la paix mondiale ait été mise en danger.

Si la fin du communisme, dans cet espace géographique qui allait de l'Elbe aux côtes du Kamtchatka, est marquée par l'effondrement des partis communistes au pouvoir, c'est la mise en place des mécanismes d'un régime démocratique de type occidental qui détermine le caractère des changements intervenus.

Le passage de l'anomie du système communiste à un système juridique correspondant aux normes démocratiques entérine et légitime l'après-communisme. Les élections pluralistes qui ont suivi l'effondrement des partis communistes au pouvoir ont été la première manifestation nationale d'une vie démocratique.

La réussite de la transformation du mode de production socialiste en économie de marché découle dans une grande mesure de l'application conséquente des normes juridiques dégagées de toute gangue idéologique.

Certes, les ex-pays communistes de l'Europe ont suivi des chemins différents pour passer de l'anomie du système communiste à un régime démocratique dans le plein sens du terme. L'héritage du passé, le poids des mentalités, des comportements, du niveau de vie, du niveau culturel sont des facteurs qui différencient fortement les anciens pays de l'Est entre eux. Mais tous, sans exception, bien qu'à des rythmes différents, sont engagés dans une voie qui les conduit vers la démocratie.

Les pays communistes d'Asie sont en pleine mutation.

Toutefois le passage à un système démocratique n'est pas encore assuré. Ces partis communistes au pouvoir ne sont pas prêts à accepter le pluralisme politique dans leur pays. Mais le développement économique sauvage, "capitaliste", dans certaines régions, entame leur monopole idéologique. Quels en seront les conséquences dans un proche avenir ?

L'Afrique "rouge" a disparu de la carte du communisme mondial.

En Amérique centrale, le Nicaragua suit une évolution démocratique à la suite de l'échec électoral des Sandinistes ; les guerillas pro-communistes en Amérique latine ont éteint leurs "focos" ; la plupart d'entre elles se sont mues en partis politiques jouant le jeu démocratique.

Restent les dinosaures communistes cubain et coréen. Le régime communiste Nord-coréen refuse l'accès à l'information sur la famine qui sévit dans son pays. Il use même du chantage à l'instabilité, voire à la guerre, pour obtenir une aide alimentaire sans laquelle son armée ne saurait survivre.

Cuba, en revanche garde une certaine faveur en Occident. Celui-ci a toujours été fasciné par l'image mêlée du "jefe" romantique et barbu et des plages de sables fins. Ce totalitarisme exotique, bien que trempé dorénavant dans le dollar, est redevenu à la mode.

Les touristes affluent dans l'île ; la plupart d'entre eux sont aveugles aux réalités de la vie quotidienne des Cubains. Aucune grande conscience européenne ne s'émeut de la prostitution des mineurs, de l'état dégradé de la santé publique, de la malnutrition. Aucune n'a tenté une critique politique du système cubain. Celui-ci impose sa loi, la loi du silence.

Impressions cubaines

...“Cuba est un symbole de la dignité face à la domination.

Si Cuba tombait, c’est un morceau d’espoir qui s’évanouirait”.

(Francis Wurtz, adresse aux délégations et personnalités étrangères invitées au 29^e congrès du PCF)

Plus une place jusqu’en novembre 1997 dans les avions de Nouvelles Frontières. Un million de touristes dans l’île en 1996. Il est difficile de s’ôter de la tête les images de l’épopée castriste : David contre Goliath, les “*barbudos*” de la Sierra Maestra entrant dans La Havane en délire, le Che, enfin, certes teeshirtisé aujourd’hui en Europe, et encensé et cité et recité mais hier révolté et assassiné.

Mais ces images tombent très vite : déjà dans l’avion, les touristes qui vont à Cuba comme à Djerba ou en Thaïlande pour les prix, les plages, les jolies filles ou le climat, vous ramènent sur terre.

A l’aéroport, le “décrassage” est achevé avec les militaires qui s’occupent des passeports à la sortie de l’avion : même gueule sympathique que leurs collègues tchécoslovaques il y a dix ans. La différence est qu’ils sont plus souvent bruns et moustachus et qu’ils regardent les belles touristes avec insistance.

Dans le car sale et sans confort qui nous emmène à l’hôtel Plaza, une petite guide, style Natacha-sur-la-Place-rouge, nous fait l’histoire de la révolution cubaine et tente gentiment de susciter les questions des voyageurs abrutis de fatigue qui écarquillent les yeux pour apercevoir un slogan, un portrait. Heureusement, les fantasmes soviétiques s’arrêtent en même temps que le car.

Le tiers monde, toujours

La magnifique façade de style colonial néo-baroque du grand théâtre de La Havane, à l’angle de la rue San Rafael provoque un choc. Et bientôt les maisons mal entretenues qui bordent le paseo del Prado puis, plus loin, le Malecon, sorte de Promenade des Anglais fantôme, aujourd’hui clo-

maisons blessées ; maisons ruinées... Troues dans les rues. Flaques immenses d’eau fangeuse qui ne s’écoule plus dans des caniveaux bouchés... C’est qu’il pleut finalement beaucoup sous les tropiques ! Et quand il pleut trop à La Havane, des maisons s’inclinent ou s’écroulent... Même la rue Obispo, une des plus parcourues par les touristes, dans la vieille ville, est bordée d’étais et



Autosatisfecit : “Ici le socialisme vit, va, croît et triomphe.”

chardisé, ou encore les rues qui s’enfoncent dans les quartiers populaires, rappellent que La Havane vit une fin de règne. Maisons écaillées,

de supports de bois pour éviter l’effondrement de deux ou trois maisons... La pauvreté du Tiers-Monde, que le régime affirmait avoir vaincue, est bien là.

J'ai vu des vieux mendier ou monnayer pour un dollar le droit de photographier leur carnet de rationnement. Six livres de riz par mois, une bouteille d'huile. Les œufs introuvables, sauf au marché noir. Pas de lait frais, les boucheries totalement vides. Des Cubains rigolards m'expliquent que je ne dois pas m'étonner. Il y a de la viande "*cuando viene*", quand elle vient, c'est à dire rarement. La viande, en revanche, il y en a tout le temps dans les "*chopi*" (déformation de "shopping"), répliques tropicales des sympathiques *bériszhkas* des Etats socialistes de l'Est européen il y a dix ans... A condition de payer en dollars...

Certes, j'ai vu aussi les petits enfants des écoles avec leurs jolis uniformes et leur petit foulard rouge. Cela avait beaucoup ému Mme Mitterrand, je m'en souviens, qui y avait vu une preuve du caractère tout à fait démocratique du régime de Castro: "Croyez-vous qu'un dictateur apprendrait à lire à son peuple?" (*Le Monde* 5 mai 1996). Cela prouverait-il aussi la réussite économique? J'ai vu des gens fouiller dans les poubelles... J'ai vu du côté de la Plaza de Armas des gamines de treize ans se vendre sous le regard aveugle des flics à des touristes qui auraient pu être leur grand-père. C'est probablement la simple "mauvaise période" traversée par Cuba, dont parlait aussi Mme Mitterrand, une mauvaise période que "son peuple assume très bien"... (*Figaro Magazine*, 19 décembre 1992) !

Le règne de l'idéologie

Le problème est qu'à Cuba cette réalité qui contredit le rêve officiel, celui des slogans, ne compte pas aux yeux du régime. Seul compte ce que dit le Parti. Lequel proclame à sa télévision et sur ses affiches que nulle part ailleurs il n'y a de pays où l'enfant soit plus en sécurité qu'à Cuba.

Dans ce décor qui s'affaisse, dans cette ville sale et mendicante, les hurrahs de victoire, les affirmations de bonne santé du régime, les proclamations de fidélité aux dirigeants et même les cris de guerre,

sonnent mal. "*Al sol de ta bravura hasta la victoria siempre !*" Au soleil de ta bravoure (ici aussi la langue de bois, tirée d'un tube officiel, fait des ravages), jusqu'à la victoire, toujours ! Ou encore : "Le socialisme vit, va bien, se développe et triomphe !" "Nous ne voulons pas de maîtres ici !", "Fidel, notre chef, ordonne !", "Nous vaincrons !", "Le socialisme ou la mort...". On est rapidement menacé d'indigestion ! L'idéologie ici est en effet maîtresse. Ce monde de slogans sans cesse ressassés, c'est à la fois celui qui semble dire les choses et celui qui empêche le peuple de les décrire telles qu'elles sont. La vraie vie, c'est ainsi celle de la logorrhée verbale du 1^{er} mai, "preuve éclatante de soutien au régime", à en croire la télévision. Sont négligeables en revanche le chauffeur de taxi qui manifeste pour ne pas perdre sa licence, l'étudiant qui défile Plaza de la Revolución parce qu'il tient à passer dans la classe supérieure, le retraité qui salue avec l'enthousiasme adéquat le *lider maximo* parce qu'il serait vite repéré par le Comité de Défense de la Révolution de son quartier s'il restait chez lui. Que peuvent-ils faire sinon râler dans leur coin ? Ils forment pourtant l'immense majorité du million de personnes qui ont défilé le jour du 1^{er} mai. Reste, loin de la vie reconnue, estampillée, légitimée par le Parti, les ricanelements qui accompagnent le verbiage du secrétaire général de la Confédération des Travailleurs Cubains, baptisé sans ménagement "le gorille". Reste à blaguer en douce sur la minorité qui possède des *dolares*, des dollars, et la grande majorité qui se contente des *dolores*... des douleurs...

Un mythe : le dollar

Quelques investisseurs occidentaux permettent au régime d'acquiescer les fameux dollars, malgré la loi Helms-Burton qui autorise d'attaquer en justice aux Etats-Unis toute entreprise qui rachète des biens américains confisqués par Castro. Mais ils n'étaient en 96 que quelques dizaines à s'installer à Cuba. C'est donc

le tourisme qui est le plus lucratif : Italiens, Allemands, Mexicains, Espagnols, Français surtout, apportent des dollars et un peu d'air frais à la population. Certes, les rapports ne sont pas simples : ces gens qui débarquent à l'aéroport José Martí gagnent 2 ou 3000 dollars par mois, alors qu'un médecin cubain gagne entre 15 et 20 dollars. Les rapports sont même difficiles, faits d'envie et d'incompréhension, de volonté de communiquer mais par dessus tout de profiter de cette manne. On mendie donc, on vend des "souvenirs" aux touristes - le Che encore, sulpicien, des statuette de bois comme les Africains en vendent à la sauvette dans nos villes, on leur chante "Guantanamo" avant de tendre la sébile, on vend de vieux livres de physiologie animale, de droit pénal ou de littérature grecque du XIX^e siècle. Parfois on vend son corps, on vole, on vous invite à un repas dans un restaurant privé (pas plus de douze clients et pas d'employé embauché) pour 9 ou 10 dollars. Et quand on a une voiture, on propose une course dans La Havane pour trois ou quatre dollars. Ou l'on vous promène sur les routes cahoteuses de l'île (70 dollars par jour), après avoir rempli le réservoir d'une essence volée dans les garages de l'Etat. 70 dollars, entre parenthèses, ce n'est pas un cadeau si l'on pense à l'inconfort des boîtes à savon vieilles de dix ou vingt ans qui ont nom Lada ou Moskvitch et du confort très variable d'une ville à l'autre, d'un hôtel à l'autre... (ah ! l'eau qui ne coule plus jusqu'à 7 heures du matin, les chasses d'eau irréparables faute de pièces de rechange, le papier hygiénique qui manque - sauf à l'hôtel Nacional ou à l'Inglaterra, bien sûr...)

Une porte entr'ouverte

Peut-on espérer que la porte entrouverte vers le grand large du fait de la manne touristique, s'ouvre plus grande encore ? Ce n'est pas sûr. Les *paladares*, les restaurants privés, sont de plus en plus contrôlés, comme la légalité de résidence à La Havane et maintenant, ►

► l'accueil d'étrangers chez soi. L'accès aux médias étrangers est possible. Mais dans les faits, on trouve seulement *El País* au Centre International de presse ou dans les kiosques des hôtels de luxe fréquentés par les étrangers. La liberté de culte est également reconnue, et la pratique religieuse, tombée au plus bas il y a quelques années, se relève lentement. Mais qu'en sera-t-il de cette relative bienveillance après la visite de Jean-Paul II dans l'île en janvier prochain ?

Pourtant on imagine mal un retour en arrière. Le pouvoir reste ferme sur ses positions. Il organise des campagnes plus ou moins suivies contre les éléments anti-sociaux, mais il ne peut se priver de cette source de devises. La voie nord-coréenne du repli est impossible. Que faire ? On peut imaginer à l'avenir (ce serait une première dans les scénarios de sorties du communisme et l'hypothèse doit donc être formulée prudemment) un pouvoir difficilement contestable, protégé par une armée et une police puissantes, mais un secteur souterrain, voire privé, se développant de plus en plus et une vie sociale prenant corps, loin du Parti... Une sorte de retour progressif à une dictature du type de celle qu'a vécue l'Espagne dans les dernières années du franquisme... (qui se souvient d'ailleurs que Castro avait décrété un deuil national de plusieurs jours dans toute l'île quand le vieux dictateur espagnol mourut ?). Ce serait probablement, faute d'une révolte peu envisageable, ce qui pourrait arriver de mieux – ou de moins affreux – aux Cubains.

Pendant ce temps, les émigrés de Floride et de New York, désormais autorisés à aider leurs parents – ils sont deux millions, ces "anciens propriétaires fonciers", comme les décrit Mme Mitterrand (*Le Monde* 30 mai 1991) ! – assureraient l'ordinaire, grâce à leurs envois de dollars, de denrées et de biens matériels aux 11 millions de leurs compatriotes restés dans l'île. Ceux-ci se demandent cependant avec anxiété combien de temps encore, Fidel restera attaché à ses fantasmes de jeunesse...

Loys Antoine

Sans droits

Le 8 avril 1997, Luis Zuñiga, représentant de l'ambassade du Nicaragua auprès de l'ONU, a prononcé un discours sur les violations des droits de l'homme devant la commission des droits de l'homme de l'ONU. En voici un important extrait ()**



Image de la propagande cubaine en 1997

(...) Les prisons de Cuba sont un enfer : cellules remplies au double ou au triple de leur capacité, prisonniers dormant à même le sol, eau rationnée, sans savon, remplie d'insectes, de poux, et de maladies. Les informations qui arrivent de l'île et que nous avons envoyées à des organisations comme Amnesty international, donnent des listes de malades de tuberculose, de bérubéri, de névrite optique, et d'hépatite. Dans la prison Guanajai, dans la province de Santa Clara, il y a 28 malades de tuberculose. A la prison Kilo 7 dans la province de Camagüey, il y en a 26 autres. Les coups donnés aux prisonniers sont constants et sans pitié, spécialement pour les prisonniers politiques qui sont ceux qui se plaignent le plus des conditions de vie. Les cellules hermétiquement closes continuent d'être utilisées comme moyen de torture. En même temps, le gouvernement cubain continue de refuser à la

s de l'homme

Croix Rouge de visiter ses prisons. Il est urgent que la commission intervienne en faveur des prisonniers politiques qui sont soumis aux pires traitements, pour les citer : le Docteur Omar Del Pozo, Victor Infante, Jorge Luis García Pérez. Luis Gustavo Domínguez, José Miranda Acosta, Ileana Curra Lussón. Jesús Chamber, Augustín Lastre, Arturo Suárez Ramos et Julio César Alvarez. Depuis le début des années 60, le gouvernement cubain a confisqué tous les moyens d'information publique: radio, télévision, cinéma, journaux et revues. La liberté d'expression a été éliminée et ceux qui se montrent critiques à l'égard du système politique en vigueur font objet d'agressions et d'arrestations. Il n'existe pas de moyen d'obtenir un espace dans la presse pour exprimer des opinions contraires à celles du régime. La loi l'établit ainsi par l'article 53. En même temps les autorités se chargent d'arrêter ou de forcer à émigrer tous les journalistes qui essaient d'informer sur la réalité cubaine.

Obtenir un emploi exige la soumission politique

Tous les moyens de production et les services de l'île sont eux aussi la propriété du gouvernement. En tant qu'unique employeur, le régime castro exige la soumission politique afin d'obtenir un emploi. A partir du moment où un employé critique le gouvernement, où il se joint à un groupe de défense des droits de l'homme ou manque de fidélité politique à la révolution, il perd son travail. Le Décret loi N°34 l'établit ainsi. La même situation se produit dans les centres d'enseignement. Les étudiants qui ne font pas

partie des organisations progouvernementales ne peuvent étudier après le secondaire. Tous les centres d'enseignement du pays appartiennent au gouvernement.

Nous sommes en face d'un cas de violation des droits de l'homme flagrant. Aucune des dictatures d'Amérique Latine n'en est arrivée à supprimer l'indépendance du pouvoir judiciaire ni à confisquer la presse, ni à accaparer les syndicats comme cela s'est fait à Cuba. Aucune des dictatures n'est arrivée à soumettre ses nationaux aux humiliations et discriminations auxquelles sont soumis les Cubains face aux étrangers. Il est interdit aux Cubains, dans leur propre pays d'entrer dans les meilleurs hôtels, plages et restaurants comme Cayo Coco, l'Hôtel Mélia et la plage de Varadero. Il leur est aussi interdit de posséder des commerces, des entreprises ou des sociétés alors que cela est permis aux étrangers. Le Cubain peut seulement espérer travailler, en tant qu'employé, dans les entreprises qui appartiennent aux étrangers, où il doit là aussi supporter l'exploitation du gouvernement qui touche son salaire en dollars et le paie en peso cubain, ce qui le prive de 95% de son salaire.

Ce qui est attirant pour beaucoup de touristes, le système de soins médicaux, constitue pour les Cubains une discrimination offensante.

Un système de santé à deux vitesses

Il y a dans l'île deux systèmes de santé : un pour les étrangers et l'élite du parti communiste, avec des hôpitaux et des pharmacies à part pour leur usage exclusif, comme l'hôpital CIMEQ,

El Kohly, la clinique Cira García et d'autres qui se trouvent au niveau des hôpitaux des pays développés et un autre système de santé pour le peuple, qui se caractérise par une grave insuffisance de médicaments et de matériel médical en tout genre. Il est évident que les Cubains ne peuvent pas même entrer dans les hôpitaux des privilégiés.

Il n'est pas possible de couvrir en 10 minutes tous les cas de violation des droits de l'homme à Cuba. Ce mois-ci, 86 maisons du culte ont été fermées dans la province de Camagüey. Orson Villa, un important ministre pentecôtiste, a été condamné à 2 ans de prison pour avoir organisé des réunions illicites dans sa maison. Les réunions illicites étaient des réunions pour lire la bible et la commenter.

Le problème de Cuba n'est pas celui d'un affrontement politique avec les Etats-Unis, ce qui est la justification que le régime cubain veut à tout prix imposer à l'opinion publique mondiale. Le problème se trouve entre le peuple et le régime qui l'opprime depuis 38 ans, un régime qui s'est approprié la nation et a éliminé tous les droits. Les envoyés de Castro veulent seulement parler de l'embargo commercial qu'ils appellent le "blocus" pour éviter d'avoir à répondre à l'énorme quantité de plaintes qui pèsent sur eux. Et, n'ayez aucun doute là dessus, jamais Fidel Castro ne permettra au rapporteur d'entrer à Cuba parce qu'il mettrait à découvert toutes les monstruosités qu'il a commis contre le peuple de Cuba.

(**) Le discours complet peut être obtenu auprès de l'Association européenne "Cuba libre"

Le dollar roi

Alors que les relations économiques entre les États-Unis et Cuba sont inexistantes, la seule référence est le dollar.

La loi "Helms Burton" interdit :

- l'exportation vers les États-Unis de biens ou services d'origine cubaine, ou contenant des matériaux ou des biens originaires de Cuba, directement ou par l'intermédiaire de pays tiers,
- la réalisation de transactions commerciales impliquant des marchandises d'origine cubaine ou ayant transité par Cuba,
- la réexpédition vers les USA de sucre originaire de Cuba,
- toute opération financière avec Cuba.

De plus, cette loi impose de mettre fin à toute opération (location, vente, cession, gestion...) liée à des biens ayant appartenu à des citoyens américains (y compris les Cubains ayant détenu la nationalité américaine) et qui ont été expropriés par le régime cubain. La législation prévoit la possibilité, pour ces citoyens américains lésés, de poursuivre devant la justice américaine toutes les entreprises qui réalisent des opérations avec ces actifs, pour obtenir l'indemnisation des dommages subis (voir *La Gazette du Palais* n° 82 à 84 -23 au 25 mars 1997, pages 2 et suivantes). Et pourtant le dollar reste la valeur de référence :

- dans toute l'île, il existe 3 modalités de paiement : en monnaie cubaine non convertible, en monnaie cubaine convertible en dollars, en dollars ;
- les marchandises sont en vente non limitée dans certains magasins où le paiement s'effectue uniquement en dollars ; partout ailleurs, les Cubains doivent présenter leur carnet de rationnement

(la "*libreta*"), qui prévoit pour chacun "leurs droits alimentaires" pour un mois ;

- les métiers qui permettent le contact direct avec les touristes sont donc très recherchés : hôtellerie, taxis, "commerces libres" ... Un professeur débutant gagne 7 à 8 dollars par mois, un médecin, dans le plus grand hôpital de La Havane, gagne en fin de carrière 20 dollars, un docteur en sciences physiques travaillant dans l'industrie 15 dollars, alors qu'un chauffeur de taxi peut gagner 2 ou 3 dollars en un quart d'heure. Un ingénieur qui gagnait 15 dollars par mois s'est mis à son compte pour vendre des livres d'occasion aux touristes sur une place à La Havane : il gagne maintenant 15 dollars par jour (30 fois plus qu'auparavant). Une de ses amies, médecin débutant, est payée 9 dollars par mois.

D'où la multiplication des demandes pour obtenir une autorisation de commercer : le permis est préalable. Il est délivré contre paiement d'une taxe ; chaque mois, le "commerçant libre" doit payer une somme à l'Administration, sans oublier le versement des impôts. Par exemple, un chauffeur de taxi que j'ai rencontré versait annuellement 75 dollars pour exercer son métier ; notre vendeur de livres d'occasion, 15 dollars... A l'avenir, ce double système ne manquera pas de créer des problèmes en établissant des disparités très fortes entre ceux qui sont insérés dans "la permissivité" du commerce et les autres... D'autant plus que le roi dollar est lié à

la présence de touristes sur certains sites, et qu'il s'ensuit nécessairement des mouvements de population très importants sur les lieux où l'argent est si facile :

- La Havane a attiré entre 25 à 30 000 Cubains en 2 ans.

D'où de nouvelles dispositions permettant tout contrôle, à tout moment, de la police cubaine, et le renvoi sur le lieu de domicile du Cubain contrôlé. Ces nouvelles dispositions ont été adoptées la veille du 1^{er} mai.

- Les 2 millions de Cubains de l'étranger envoient chaque année à Cuba 600 millions de dollars comme aide familiale. Cet envoi de dollars en permet la diffusion dans tout le pays.

- La convocation pour le 5^e Congrès du Parti communiste cubain annonce un durcissement du contrôle économique : "*Livrons une bataille permanente contre les délits, les conduites antisociales, les indisciplines sociales, tout ce qui est étranger à nos principes*" peut-on lire dans la presse officielle. L'excuse est difficile pour les dirigeants cubains : cette soupape de sûreté risque d'engendrer de telles tensions qu'elle peut bouleverser totalement le système.

Le sexe, une valeur touristique sûre

De plus en plus nombreuses, de toutes jeunes filles se prostituent pour survivre et aider leur famille.

Une affiche dont le contenu est martelé à la télévision, la radio et dans la presse avec une subtilité qui ne doit rien à Dubo-Dubon-Dubonnet, affirme entre autres que dans le monde, "plus d'un million d'enfants sont forcés de se prostituer" mais "qu'aucun n'est Cubain". Mais comme partout à Cuba les slogans sont une insulte. Non à "l'impérialisme" mais au peuple cubain lui-même. A la sortie des hôtels, dans les rues de la vieille ville, en effet, des gamines vous accostent. Elles ont parfois 13 ans, elles font partie de la cohorte pudiquement baptisée les "jineteras", les cavalières ou les écuyères...

duelle demeure la toute-puissance de l'Etat. Le voyage à Cuba présente en effet deux avantages majeurs par rapport aux autres destinations "tropicales". Le premier est explicite : les prix sont parmi les plus bas sinon même les plus bas. Le second n'est pas mentionné dans les programmes des tours opérateurs : il s'agit du tourisme sexuel. La Havane, sa vieille ville et ses plages ne sont pas les seuls lieux de prostitution. Le centre cubain de la prostitution est indéniablement Varadero, une ville côtière située à 130 km environ à l'est de la capitale, dont l'aéroport international accueille des centaines de milliers de touristes chaque année.

Havane, la calle Consulado. Et quiconque a lu "Notre agent à La Havane" de Graham Green se souvient des références nombreuses aux proxénètes dans la foule de La Havane d'avant la révolution. Mais l'extension de la prostitution à des catégories aussi jeunes et sa "déprofessionnalisation" massive sont liées à la déliquescence du régime castriste. Tant de frustrations accumulées, tant de diabolisation du dollar et du mode de vie occidental se paient aujourd'hui en un spectacle navrant et caricatural. Mais il y a toujours des gens qui ont des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir. Et qui parleront des *jineteras* comme d'une spécialité cubaine, d'une caractéristique culturelle. Aujourd'hui, nos gauchistes se torturent l'esprit pour ne pas parler de prostitution dans Cuba la révolutionnaire. Les "jineteras", c'est un peu le paysage culturel, à les entendre, comme le daiquiri et le mojito. Prenez le "Guide du routard" des éditions Hachette, par ailleurs plein de qualités, de bonnes adresses et de bons conseils : "Sujet délicat et vaste problème... Les *jineteras* semblent être partout, notamment à La Havane et Varadero (...) On pourrait croire qu'une *jinetera* n'est autre qu'une prostituée. Mais dans la réalité, la majorité ne sont que de simples jeunes filles en quête de quelques dollars pour survivre et aider leur famille (...) Elles achètent le silence des policiers du quartier, glissent des pourboires aux gardiens d'hôtels, font marcher les taxis. Ainsi tout le monde en profite (...) Seul le gouvernement et quelques vieux révolutionnaires se plaignent de l'importance qu'elles ont prises" ... (pp. 67-68). Pour le tourisme sexuel, en somme, allez voir du côté des Philippines ou de la Thaïlande, surtout pas du côté de Varadero, la grande ville touristique à l'est de La Havane. Et laissez nous nos rêves...



Prostitution sur les plages cubaines

Le spectacle d'une gamine se vendant à un homme qui pourrait être son grand-père n'ajoute rien de bien agréable à la conscience d'être un touriste occidental. Mais le malaise éprouvé est au moins aussi grand quand l'on pense que l'Etat cubain organise sciemment cette prostitution, et les quelques descentes de police dans les endroits les plus chauds sonnent plutôt comme un rappel qu'au-delà de la vénalité indivi-

A ce type de tourisme étaient associés des pays comme la Thaïlande ou les Philippines. Il faut désormais compter avec Cuba.

Un des aspects les plus scandaleux dans cette affaire est, redisons-le, la contradiction entre les proclamations de satisfaction du pouvoir et la réalité de la rue. Un des poncifs les plus éculés pour justifier la révolution castriste consiste à dire que l'île était devenue le bordel de l'Amérique. Certes, des prostituées, il y en avait alors, surtout dans une rue de La

Guevara, un mythe qui ne se démode pas

Aprendimos a quererte
Desde la histórica altura
Donde el sol de tu bravura
Le puso un cerco a la muerte

(Nous avons appris à t'aimer
Des hauteurs de l'Histoire
Où le soleil de ta bravoure
Déposa une couronne sur la mort)

A La Havane, en ce début d'été 1997, les paroles de cette chanson de Carlos Puebla pourtant trentenaire sont partout : à la télévision, à la radio, mais aussi ramassées sous forme de slogans "*Al sol de tu bravura, hasta la victoria siempre !*". Tous les supports se prêtent au visage du Che et à ses propos : posters, affiches, disques, voire panneaux de liège ou pots en céramique. Et ce n'est pas fini ! A mesure que s'approche le 30^e anniversaire de sa mort, le 8 octobre prochain, la vague enfle. Elle a atteint le monde occidental par un curieux partenariat où se conjuguent les efforts des marchands du temple qui n'hésitent pas à faire commerce du souvenir d'un homme qui n'aurait pas hésité à les faire fusiller- et un régime cubain qui trouve de quoi remplir ses caisses et alimenter ses slogans...

Guevara représente la forme acceptable de la propagande officielle

Il faut pourtant dire et redire que cette image romantique, christique même, du Che est une imposture. Cet Argentin qui se jeta dans la guérilla à Cuba et au Congo puis en Bolivie, n'apportait pas l'amour ou la fraternité. Fasciné par la mort, la sienne comme celle des



Le Che sur la façade d'un immeuble officiel

autres, il vanta "*la haine nécessaire qui fait de l'homme une efficace, violente, sélective et froide machine à tuer*". Peu soucieux de la vie des hommes pour lesquels il affirmait lutter, économiste dogmatique et incompétent quand il fut au pouvoir, il s'avéra aussi un terrible simplificateur de la condition des hommes d'Amérique latine à qui il préférait leurs ombres ou leurs caricatures parce qu'elles pouvaient justifier une entreprise armée.

On sait sa fin, qui est moins le fait de la CIA, comme on aime à le dire, que de la peur qu'il inspira à ceux qu'il voulait défendre et ne se reconnurent jamais en lui...

Il est vrai qu'à Cuba – comme ailleurs – le Che n'est pas loué pour ses idées ou ses méthodes : on sait trop aujourd'hui ce que le socialisme a apporté en Europe et dans le Tiers Monde pour louer l'ancien admirateur de l'URSS de Brejnev et de la Chine de Mao. Il est loué pour son allant et son élan, pour son énergie. Pour sa lutte résolue, sa gloire et sa fermeté. Bref pour une forme, une allure, une pause. Et non pour un contenu, des idées, un programme. Comment en serait-il autrement ? Alors que le sud du continent américain, mal-

gré les insuffisances et les injustices criantes qui y subsistent, a lentement progressé vers plus de démocratie et moins de misère, Cuba s'est enfoncée dans une crise dramatique, une crise que l'embargo américain n'explique pas plus que les fortes pluies sur la Corée du Nord l'an dernier n'expliquent la disette qui s'y répand.

Les raisons de l'amélioration sud-américaine, en termes d'investissements et de PNB comme en termes de droits de l'homme, sont fort éloignées de ce que proposait Guevara. Rappelons nous ses espoirs en 1967 : "*Comme nous pourrions regarder l'avenir proche et lumineux si un, deux, trois, plusieurs Vietnam fleurissaient à la surface du globe, avec leur part de morts et d'immenses tragédies*".

Les *balseros* (boat-people) ont condamné ces rêves furieux.

A La Havane, où l'on méprise ces "*gusanos*", ces misérables petits vers qui se sont enfuis, les cercles castristes se gardent bien, pourtant, de mettre en cause la pensée et l'œuvre de Guevara : celui-ci n'est-il pas encore, pour le peuple, la dernière forme acceptable que peut prendre la propagande officielle ? C'est pourquoi, on affirme qu'il est encore présent :

Aquí se queda la clara
La entrañable transparencia
De tu querida presencia
Comandante Che Guevara (*)

(Ici demeure la claire,
la profonde transparence
de ta présence chérie
Commandant Che Guevara),

(*) refrain de "Hasta Siempre" - "A jamais !" - le "tube" de Carlos Puebla évoqué en introduction.

Au delà de l'aspect chaleureux du Cubain qui est perçu extérieurement, il est difficile de pénétrer l'âme cubaine. Quelles références imprègnent l'esprit et le cœur des habitants de l'île ?

A l'aune d'un voyage papal

Mes rencontres avec des responsables locaux de CDR (Comité de Défense de la Révolution) permettent d'affirmer que l'idéologie révolutionnaire est d'abord un rappel incessant en forme d'événements à commémorer. Les Comités de défense se réunissent pour préparer l'organisation d'une fête, d'un défilé, d'une manifestation. Le jour dit, les références sont surtout historiques et l'événement en lui-même permettra la fixation d'autres rendez-vous commémoratifs. Comme s'il importait de se réunir pour mieux se contrôler, sans espace de réflexion, sans temps de proposition. Quant aux thèmes développés, ils se fondent essentiellement sur un discours patriotique et non marxiste-léniniste : José Martí est sans cesse présent. Le "Che" est utilisé en rappel de sa légende. Les slogans viennent à l'appui de cette opinion : "Vive la patrie !", "Vive le peuple !", "Arriba Cuba !"

La visite du Pape peut-elle ébranler les structures de l'État cubain ?

Cette mobilisation formelle nous amène à nous interroger sur la portée des cours – obligatoires – de marxisme-léninisme de l'école à l'université. En réalité, les professeurs dispensent un cours très codifié, très structuré, et les épreuves obligatoires pour tout examen, du CAP de cuisinier au doctorat en médecine, se résument à quelques questions types auxquelles les candidats doivent répondre par des réponses types. C'est le jeu des questions réponses, et mes interlocuteurs m'ont confié qu'il

était très facile d'obtenir ainsi une excellente note.

Cet espace ainsi libéré dans la réalité peut-il profiter à la vie religieuse, et notamment à l'Eglise catholique ? La réponse n'est pas évidente.

Il faut d'abord rappeler qu'à la chute de Batista la pratique religieuse était de l'ordre de 25 %, et qu'actuellement elle se situe vers 0,5 %. Fidel Castro a rappelé dans deux livres parus – "*Fidel et la Religion*", de Frei Betto, et "*Retrouvailles avec le Brésil*" aux éditions José Martí – que :

- "*l'Eglise catholique était, au moment de la Révolution, l'Eglise des riches, des grands propriétaires terriens ;*
- *qu'au moment de l'Indépendance au 19^e siècle, le clergé était espagnol, contre l'indépendance de Cuba ;*
- *que l'enseignement religieux était destiné aux classes riches, et qu'il était inculqué principalement à travers les écoles des classes privilégiées.*"

Castro soulignait que "*l'Eglise ne s'était jamais identifiée à la Révolution, qu'elle était restée tapie dans son coin en attendant que la Révolution soit en difficulté pour agir contre elle.*"

D'où un divorce complet entre le système et l'Eglise.

Depuis deux ans, des signes d'ouverture peuvent être perçus :

- des églises sont rouvertes,
- le Pape a été invité à la suite de la visite de Castro au Vatican,
- des Cubains se rendent à l'église apparemment sans se sentir inquiétés,
- des cercles catholiques de formation civique se réunissent, et attirent de plus en plus de participants sans déclencher de réactions négatives de l'Autorité Publique,
- le cardinal archevêque de La Havane se déplace librement dans l'île et à l'étranger, alors qu'il a connu précédemment la prison.

Mais les problèmes sont loin d'être réglés :

- Il y a aujourd'hui environ 200 prêtres pour une population de 11 millions de Cubains,

- la déchristianisation a été menée de telle sorte que les jeunes générations sont étrangères à l'Eglise. Les Jeunesses Communistes (l'U.J.C.) ont reçu le monopole de l'encadrement des jeunes,

- les pouvoirs publics accordent toute autorisation à différents mouvements ou sectes, comme s'ils préféraient voir se développer le sentiment religieux en dehors de l'Eglise catholique,

- les cultes africains sont encore très vivaces et imprègnent l'âme collective: il faut d'ailleurs être baptisé pour pouvoir obtenir des responsabilités dans ces cultes. C'est dire que le port extérieur de la croix – de plus en plus développé – ne signifie pas forcément une adhésion aux principes de l'Eglise romaine, mais peut être aussi un signe d'appartenance aux cultes africains.

Il n'empêche que le prochain voyage du Pape est attendu avec impatience par les Cubains : la plupart pensent que "*le Saint Père saura toucher le cœur de Fidel*" (expression entendue fréquemment). Les pouvoirs publics ont d'ailleurs décidé de restaurer la cathédrale de La Havane ; mais il est vrai aussi qu'une minorité, à l'intérieur du Parti, est hostile à ce voyage, redoutant d'éventuelles conséquences internes – progrès dans les libertés, danger pour le monopole du Parti –, une mise en cause de la structure même de l'Etat. Ces minoritaires s'appuient, pour dénoncer ce danger, sur le précédent de l'Europe de l'Est. Les situations ne sont pas comparables. L'histoire reste à s'écrire. C'est ce qui fait, compte-tenu de ces spécificités, tout l'intérêt de la question cubaine.

G. Laffite

Leçon de lecture à la cubaine

L'enfant est une proie réceptive aux idéologies. Fidel Castro ne s'y est pas trompé en faisant de la scolarité, fondée sur la conception marxiste-léniniste, son cheval de bataille.

Le système éducatif a toujours été le cheval de bataille du régime de Fidel Castro. Le programme du parti communiste cubain, en son chapitre consacré à l'éducation, la science et la culture, souligne que *"la politique éducative du PC cubain est fondée sur la conception marxiste-léniniste"* et que *"le personnel enseignant doit recevoir une formation politique et idéologique marxiste-léniniste ainsi que des connaissances scientifiques et technico-pédagogiques adaptées aux fonctions dont il a la charge"*.

Un alphabet décliné selon les valeurs politiques cubaines

Le chapitre 10, qui traite de la "politique idéologique", ajoute que l'éducation sera dispensée *"dans l'esprit du patriotisme révolutionnaire et d'un profond internationalisme basé sur les liens d'amitié entre Cuba et l'Union soviétique"*...

Parmi les nombreux exemples de l'application à Cuba de ces théories pédagogiques, on en retiendra un, celui du livre utilisé par les enfants cubains pour apprendre à lire et à écrire.

Intitulé *"A leer !"* (Lisons), tous ses éléments *"ont été vérifiés et approuvés par la sous-direction de la langue espagnole du Centre de développement éducatif du Ministère de l'éducation"*.

il s'agit là en fait du seul livre de lecture mis à la disposition des instituteurs cubains car il est réédité chaque année depuis 1975.

Pour apprendre la lettre "e", on utilise une étoile (*estrella*) qui, en bonne logique est rouge.

Plus loin, une famille réalise un "travail volontaire". Ainsi, l'enfant apprend à lire *"papá"*, *"mamá"* et même *"Pepe"*. Les premières bribes de phrases complètes que l'enfant lit sont "la place", "le

Peuple", "applaudissements", "Nous voyons et entendons" (ici apparaît un dessin représentant le buste de Fidel Castro), "Vive le socialisme !"

Tout cela est accompagné d'une photo de la Place de la révolution, emplie d'une foule brandissant des drapeaux rouges. (p.47)

Pour le "f", le support est un "fusil" et l'on ajoute : *"un fusil est bon dans de bonnes mains"* (p.50). L'illustration est celle d'un groupe de soldats cubains qui défilent, baïonnette au canon, à côté de chars, sur la place de la Révolution. Page 52, le texte nous dit que *"l'enfant a été très heureux en voyant défiler ses parents miliciens"*.

Pour apprendre le "p", quoi de mieux qu'un poing levé devant un drapeau rouge, un petit "pionnier", foulard rouge autour du cou, et ces mots : *"enfant pionnier, demain ouvrier"* ? A partir de la page 66, il n'est pas un seul enfant qui ne soit vêtu de l'uniforme de pionnier.

Une double page (68/69) montre alors le mythique yacht "Granma" au milieu de la tempête, approchant les côtes de Cuba qu'il va libérer.

L'histoire se poursuit : à la page 74 on voit le corps expéditionnaire, Fidel Castro à sa tête, débarquer. L'enfant devra apprendre "le fameux yacht" : *"ils sont venus apporter la liberté à notre patrie. Maintenant nous sommes libres. Nous pouvons tous aller à la plage et nous promener en yacht"*.

Phrase surréaliste s'il en est quand on sait qu'actuellement les plages les plus agréables et les quelques yachts que compte le pays sont à la seule disposition des hauts-fonctionnaires et des touristes qui peuvent payer en dollars.

Des images de *"tanques"* (tanks) permettent aux enfants d'apprendre la lettre "q". Avec le slogan *"Cuba si, Yankee no"*, voilà les petits-enfants ini-

tiés à un des leitmotifs du régime.

Commencent ensuite les images de la guerilla dans la Sierra Maestra. Guerilla et guerillero avec un "g", comme *"gorra"* (béret). *"Nous gagnons la bataille"* : encore le "g" ! et l'enfant admire le béret vert, cadeau d'un milicien qui lutta dans la Sierra... *"Le guerillero est courageux"*, "guerrier" et "guerre" achèveront cette étape de l'apprentissage.

Ainsi a donc triomphé la révolution, mais à partir de là, on doit aussi admirer ceux qui partent *"libérer d'autres peuples"*. D'où un poème dédié à Guevara p.119 et 120, illustré du Che sur fond de montagnes, portant son fusil, son béret et son sac. Plus qu'un poème, c'est un chœur que les enfants chanteront :

"Je voudrais être comme lui
Je voudrais être,
Je voudrais être,
Comme lui, comme lui.
Je pourrais être,
je pourrais être
comme lui, comme lui.
Je devrais être
Je devrais être comme lui,
Comme lui
Comme qui?
Comme qui?
Comme le Che
Comme le Che
Comme le Che

Le dernier texte parle de José Martí (p.141). le texte est accompagné d'une illustration représentant le père de l'indépendance nationale entouré d'enfants vêtus de costumes typiques des différents pays d'Amérique latine...

Ainsi apprennent à lire les petits Cubains. dernier détail : à la fin de l'ouvrage une note mentionne que *"cet ouvrage a été édité en URSS par le Comité d'Etat soviétique pour les affaires éditoriales, la polygraphie et le commerce du livre"*.

Pablo Fernandez

“Il n’y aura pas de gouvernement de transition”

No habrá gobierno de transición

Tel est le slogan qui se retrouve sur le bord des routes et dans le défilé du 1^{er} mai, organisé place de la Révolution. Cela signifie que la volonté affichée du Parti et du gouvernement est le refus de toute évolution politique. Il y a un seul parti : le Parti Communiste Cubain, et il n’est pas question d’envisager une quelconque procédure “de libéralisation, d’évolution, de transition”. C’est le sens de la convocation, publiée le 30 avril 1997, du 5^e Congrès du Parti Communiste de Cuba. Y est soulignée pour l’avenir, “la nécessité d’affronter et de contrecarrer des phénomènes négatifs tels que l’égoïsme, la psychologie mercantiliste, l’appât du gain, l’esprit de consommation et la perte de certaines valeurs éthiques révolutionnaires”.

Le régime castriste ne connaîtra aucune libération

Ceux qui voudraient trouver dans ce texte un moindre signe d’ouverture y perdraient leur temps: la continuité est la seule source d’inspiration.

“Le Comité central nous invite à faire du 5^e Congrès une nouvelle et significative victoire de la patrie de Martí, de Maceo, et de tant de héros et de martyrs qui l’ont arrosée de leur sang et de leur sueur, et l’assurance renouvelée qu’ils ne seront ni oubliés ni trahis.” Plusieurs éléments illustrent cette volonté :

- Les Comités de Défense de la Révolution (CDR) quadrillent chaque quartier de ville, chaque village. Pour le défilé du 1^{er} mai, une convocation est diffusée à l’adresse de chaque Cubain, avec rendez-vous de départ en un lieu précis et transport encadré pour le site déterminé : gare, pour sa situation professionnelle, ses droits, ses notes à l’école ou à l’Université, à celui qui ne justifie pas de sa présence, ce grand Moment de la vie politique cubaine. J’ai rencontré des Cubains qui expliquaient qu’ils ne se rendraient pas aux manifestations, mais ils ajoutaient avoir présenté aux responsables des CDR une excuse valable : service à l’hôpital, mère malade, trop grand âge, permanence à l’hôtel...

- La situation des dissidents est de plus en plus difficile, et il est conseillé aux étrangers de ne pas tenter de les rencontrer, pour éviter des poursuites contre eux et leur envoi en prison.

- Cette répression s’accompagne d’une mobilisation de chaque moment des Cubains : c’est ainsi que des pétitions circulent, à l’initiative d’officiers des Forces armées et du ministère de l’Intérieur, pour rassembler des signatures destinées à manifester l’opposition à la volonté politique des Etats-Unis d’imposer un changement à Cuba. Réponse de Raul Castro, frère de Fidel et ministre des Forces armées révolutionnaires : *“Le socialisme restera présent sur cette terre, défendu par les fusils du peuple !”*

- Cette pression est d’autant plus forte

qu’il est impossible de trouver des journaux étrangers à Cuba, sauf dans un seul grand hôtel de La Havane, et que seuls quelques journaux cubains sont disponibles à la vente, parmi lesquels “Granma”, organe du Comité central du Parti communiste cubain, et encore en nombre fort réduit d’exemplaires en raison de la crise du papier (un vendeur peut avoir 4 à 5 exemplaires disponibles...).

C’est dire que règne la pensée unique : celle du Parti communiste cubain, sans aucune contrepartie. Il suffit de regarder les deux chaînes de télévision à Cuba pour en être convaincu : le défilé du 1^{er} mai est préparé plusieurs jours avant l’événement ; les manifestations sont retransmises en direct durant une bonne partie de la journée, puis reprises en soirée pour ceux qui n’auraient pas compris, et enfin analysées dans les jours suivants...

BILLET

L'immense majorité des pays communistes ont sabordé leur parti, rayé le mot communisme de leur référent politique et organisé des élections libres. Quelques uns s'accrochent à leurs archaïsmes : la Chine, Cuba, la Corée du Nord, le Vietnam. Si la famine n'est pas le lot de tous, c'est que certains comptent sur le capitalisme honni pour nourrir leur population et accroître leur puissance militaire, tout en maintenant ferme le pouvoir communiste. Mais chez tous, les opposants politiques sont jetés en prison, dans la quasi-indifférence universelle, il faut bien le reconnaître. La SIDH a un rôle de vigie qui guette et intervient, à travers le monde, lorsqu'elle observe des atteintes aux libertés civiles et politiques de l'Homme. Elle a aussi le devoir, de par son histoire, d'entretenir la mémoire du communisme. Aujourd'hui, plus que jamais, car trois communistes, qui revendiquent haut et fort leur appartenance sans y apporter de bémol, viennent de s'installer au gouvernement de la France.

Sabine Renault-Sablionière

Loin du triomphalisme castriste

Trazos de Cuba

Publication bimestrielle cubaine en Europe pour la libre circulation des idées. Au sommaire du n°16 (mai 1997) des articles en espagnol et en français sur l'image de Cuba en France, le syndicalisme cubain, la pénurie alimentaire et une grande interview de Fernando Arrabal.

15 avenue de La Garenne
77270 Villeparisis



L'Association européenne "Cuba libre", fondée en 1996, a publié un intéressant bilan de la situation à Cuba (*). Elle aborde la question des droits de l'homme sous des angles originaux : les mythes (sur l'éducation, la santé, le sous-développement, l'embargo comme cause de tous les maux), qui anesthésient la volonté de dénoncer le régime de Castro. Ce bilan aborde la question de la nature des oppositions, les tentatives de séduction castristes à l'égard des entrepreneurs européens et les très graves pénuries que connaît aujourd'hui l'île.

(*) 63 bd des Batignolles, 75018 Paris

Granma International, qui propose une sélection d'articles du journal du PC cubain, annonce, dans son numéro du 8 juin, un contrôle accru de l'Etat sur les locations de chambres et maisons proposées par des particuliers aux touristes étrangers. L'Etat cubain considère qu'il y avait jusque-là une concurrence déloyale à l'égard du réseau hôtelier de l'île. Il souhaite aussi visiblement contrôler davantage les touristes. Si ce dernier refuse de jouer le rôle de vache à lait du gouvernement communiste, il ne peut qu'être suspect. Le même journal se demande ainsi ouvertement, au sujet d'un de ces touristes qui préfèrent dormir chez l'habitant plutôt que dans un des grands hôtels de La Havane "si, hormis l'envie d'économiser, il ne cache pas d'autres intentions douteuses"! Le droit de recevoir des étrangers n'est pas remis en cause. Mais un impôt de 200 dollars devra être acquitté ! Qui donc le pourrait ? Rappelons qu'un salaire moyen tourne autour de 10 dollars et que les devises gagnées en louant une chambre ou en faisant le taxi, servent à acheter des produits de première nécessité introuvable sur le marché officiel.

Gladys Linares Blanco, présidente du Front Féminin Humanitaire, et membre du Conseil de Coordination national du Conseil Cubain, a été agressée à son domicile pendant la nuit du 21 février dernier. Des pierres et des bouteilles ont été lancées dans sa maison. Une autre militante des droits de l'homme, présente alors, a été blessée. Ce n'est pas la première fois que Gladys Linares est agressée par des inconnus et harcelée sous de faux prétextes. Voilà qui rappelle les tristes procédés du KGB soviétique ou de la Securitate roumaine...

Directeur de la publication :
Pierre Rigoulot
Directeur de la rédaction :
Sabine Renault-Sablionière
Réalisation :
Marianne Séguin
Impression :
Galaxy Imprimeurs

